

Vannes, Insultes et injures dans le français décoincé contemporain

Roland LAFFITTE

Cette étude a fait l'objet d'une communication à la séance de la SELEFA du 5 mars 2020. Les mots figurant dans cette étude sont repris dans le livre *De l'arabe dans le français décoincé*, en cours de publication chez Geuthner, Paris.

Le champ lexical que parcourt cette étude ne se limite pas aux emprunts à la langue arabe proprement dits mais rassemble les mots qui portent d'une manière ou d'une autre la marque de la langue arabe. Il est plus étroit parce qu'il écarte les mots reconnus sous la Coupole comme constituant le lexique de la langue soutenue pour ne garder que les arabismes dans le *français décoincé*, pour le dire vite : la langue qui rassemble toute une gamme de variétés de la langue française, celle qui court dans les rues, la langue des cités populaires et des cours d'école, comme celle des alcôves et des salles de garde, celle des émissions de télévision populaires et des différents corps de métiers, etc.

01. Qualificatifs insultants ou injurieux

Défauts de caractère ou de conduite

agoun [a.gun] : adj.m. « imbécile, bouffon » chez les jeunes (1980-), var. : *agoune* et *régoun* (m.), *aagoune*, *agouna*, *agoune* et *régoune* (f.), *hagoun* et *hagouna*. ■ ÉT : ar. *ʿaggūn* / berb. *ʿuggen* / *aʿeggun* ; des échanges entre deux linguistes, Jérôme Lentin pour la dialectologie arabe et Lionel Galland pour les langues berbères, on peut comprendre qu'il s'agit d'un va-et-vient entre l'arabe et le kabyle, qui

pourrait trouver son origine dans la racine arabe $\sqrt{\text{c}}\check{\text{C}}\text{N}$, au terme d'un parcours de dérivations sémantiques de type « mou » / « pâteux » > « ramolli » > « bègue » / « muet » > « idiot », repérable dans plusieurs autres langues ; cf. *BS* n° 3 (2003/2) 18-20.

behloul [beh.lul] : n.m. « sot, imbécile », d'emploi récent, ex. : *T'sais ? Ce n'est qu'/. . . / Un behloul qui s'laisse engrainer* dans le rap (Tunisiano, de son vrai nom Bachir Baccour 2014). ■ ÉT : transc. pure et simple de l'ar. *bahlūl* / (*behlūl*), au départ « gai, moqueur », puis, au sens dérivé, tantôt « fou », tantôt, comme au Maghreb, « sot ».

maboul, -e [ma.bul] : n. & adj.m./f. « fou, cinglé », mot existant déjà dans la *lingua franca* (av. 1830) et adopté par les troupes coloniales, puis répandu dans le français populaire, not. dans *être, devenir* ou *tourner maboul* ; largement popularisé chez Léo Ferré : *Y a la rue / qu'est maboule*¹ ; le mot est encore revivifié par les cités chez les jeunes, ex. dans le rap : *T'sais ? Ce n'est qu'un mahboul qui peut pas trainer* (Tunisiano, 2004) ; var. : ressourcées dans la langue arabe : *mehboul* et *mehboula* (f.). NB 1 : *Docteur Maboul* est le nom français donné en 1978 au jeu de société créé par John Spinello et édité par Milton Bradley en 1965 sous le nom *Operation*. NB 2 : on parle auj. des aventures du docteur Maboul par allusion aux déboires du docteur Raoult de Marseille². ■ ÉT : ar. *mahbūl*, même sens.

madjnoun [madʒ.nun] : n.m. « fou » auj. dans les cités (2010-). ■ ÉT : ar. *mağnūn*, « fou ». NB : le mot était connu depuis longtemps par la belle histoire de *Mağnūn Laylā*, « l'Amoureux fou de Layla » ou *Qays wa-Laylā*, « Qays et Layla », qui raconte les péripéties amoureuses du poète arabe Qays b. al-Mullawwah et de sa cousine Laylā l-^cAmiriyya (VII^e s.), qui a inspiré Aragon pour son *Fou d'Elsa*.

Qualificatifs ethniques

Arabe [a.ʁab] : n. & adj.m./f. 1. indiquant au départ une origine géographique ou ethnique dans le Machreq, le mot a très tôt pris des sens dérivés comme « cruel, tyrannique » ou « avare, grigou, juif, usurier » (XVII^e s.), auj. encore en vigueur régionalement, comme à Lyon ; 2. nombreux sont les emplois racistes qui ont pris essor

¹ FERRÉ, Léo, « Jolie môme », créée par Juliette Gréco, 1960.

² Voir AUBERT, Stéphanie, « Chloroquine : Didier Raoult, loin du "docteur Maboul" », *Libération* du 23/03/2020.

à l'époque coloniale avec des insultes comme *fumier arabe* ou *merde arabe* ; 3. emplois dévalorisants comme hier *malle arabe* pour « postérieur », chez les Pieds-noirs, *travail (d')arabe*, pour dire « travail exténuant » mais aussi « travail bâclé », *fourbi arabe* pour « grand désordre », « embrouille », épithète héritée de la période coloniale où l'Indigène est forcément feignant et incompetent ; 4. notons toutefois *téléphone arabe* pour « bouche à oreille », qui a donné son nom à un jeu de société, n'a aucune résonance péjorative, var. : *tam-tam arabe*. 5. n. & adj.m./f. « épicier arabe du coin », d'emploi récent dans le lexique bobo parisien (1970-), notons-le, sans valeur dévalorisante : les couche-tard sont bien heureux, en rentrant chez eux à des heures avancées, de trouver une boutique ouverte, sauf que ces dernières années les grandes chaînes de magasins se sont mises à ouvrir des boutiques franchisées restant ouvertes jusqu'à 22 heures. ■ ÉT : ar. *ʿarab*.

Bicot [bi.ko] : n.m. « Arabe », terme généralement raciste à l'endroit des Maghrébins ; introduit par les troupes coloniales (f. XIX^e s.), par ex. dans l'injure *paillasse à bicots* ; pour les « femmes dites “de chez nous” qui fréquentent des Arabes », le mot est toujours largement répandu dans la langue populaire. NB : on trouve tout un filon d'utilisation de ce mot sans connotation péjorative, depuis le XIX^e siècle – songez au fameux Bicot de Montparno !, et auj. dans le rap : *Traumatisé par la vie J'ai du aiguïser mes chicos / La trainer, S'engrainer entre renois et bicos* (Tunisiano, 2008) ; var. : *Bicot, -te*. ■ ÉT : aphérèse de *ar(a)bico*, lui-même formé sur *arbi*, de l'ar. *ʿarabī* / (*ʿarbī*), « Arabe ».

Beur [bœʁ] : n. & adj.m. « Arabe ». Ce terme, prisé seulement par une partie de ceux que l'on a classés comme appartenant à la Seconde génération, et surtout privilégié par les barons de la politique et des médias, mais rejeté par une partie des populations issues de l'immigration comme paternaliste, voire négateur de son identité qui lui préfère le terme de *rebeu*. NB : fém. *beurette* [bœ.ʁɛt] est employé 1. chez les beufs, avec paternalisme par les uns, la tête encore pleine de fantasmes érotico-orientalistes postcoloniaux sur la femme arabe pour d'autres³ ; 2. souvent dans le sens de « pute » chez des jeunes des cités, (2010-). ■ ÉT : une des formes verlanisées de *Arabe**.

Chleuh [ʃlø] : n. & adj.m. 1. au départ « tirailleur venant du Maroc » chez les poilus ; puis 2. « personne parlant l'alsacien ou le comtois », dans un régi-

³ Voir RICHARD, Claire, « Sites pornos : les “Beurettes”, un fantasme bien français », 2015. On lira avec intérêt le livre BLANCHARD, Pascal, BANCEL, Nicolas Bancel & al., (dir.), *Sexe, races et colonies*, 2018.

ment frontalier, entre les deux guerres ; 3. enfin « Allemand » pendant la Seconde Guerre, dans un usage péjoratif et xénophobe, toujours populaire, var. : *chleu*. ■ ÉT : *šulāḥ* / (*šlēḥ*), n.coll. d'une tribu berbère du Maroc, du berb. *icelḥiyenn*.

crouillat [kʁu.ja] : n.m. « Arabe maghrébin », avec une forte charge raciste et injurieuse, terme attesté chez les poilus, puis largement répandu et populaire, hélas toujours vivace, var. : *crouille*. ■ ÉT : ar. (*ḥūya*), litt. « mon frère »⁴, locution largement utilisée en s'adressant au Maghreb à un inconnu masculin, et dont la valeur sémantique est odieusement renversée pour stigmatiser ceux qui l'utilisent.. NB : le même mot arabe (*ḥūya*) donne auj. dans les cités *rouilla** qui a un contenu sympathique.

Frankaoui, -e [fʁã.ka.wi] : n.m./f. « Français de métropole », employé par opposition au Français d'Algérie dans le pataouète, le mot a resurgi auj. à partir des banlieues pour dire « Français du type beauf, franchouillard », var. : *Francaoui*. ■ ÉT : ar. *fransāwī*, accommodé à la sauce pataouète.

Gaouri, -e [ga.u.ri] : n.m./f. d'abord 1. « Européen, Français, Gaulois », passé des cités chez les jeunes (1990-), var. : *gouaron, -ne*, ex. : *c'était une gouarone qui se prenait pour une reubeu (BQ)* ; puis, dans une acception dérivée, 2. « imbécile, type bête » (2000-). Notons aussi *gouère, gouerre* et *gwère* (sing). ■ ÉT : ar. (*gāwrī*), pl. (*gwār*), qui vient, par le turc *gewr*, « non-croyant » et en fait « non-Musulman », transcription du pers. *gabr*, « guèbre, gaure » ; l'origine la plus probable du terme persan est non pas, comme cela est souvent avancé, l'ar. *kāfir*, « non-croyant », mais l'autodésignation faite par un groupe araméophone de Mésopotamie, à savoir le syr. *gabr*, « homme » (cf. l'ar. *ḡabbār*, « géant »), et reprise en persan pour le généraliser à tous les non-Musulmans ; cf. *BS* n° 8 (2006/2), 1-8.

krêle [kʁɛl] : n. & adj.m./f. « Noir, Africain ou Antillais », employé par les arabophones mais compris par les jeunes (1990-), ressenti par les Noirs comme péjoratif, à la différence de *kahlouch* / *karlouche*. ■ ÉT : ar. *akḥal* / (*kḥal*), « noir »..

kroumir [kʁu.mir] : n.m. 1. d'abord employé comme syn. d'« Arabe, Maghrébin » (1880-), vite obsolète ; puis 2. « individu méprisable, gredin », et, plus spécialement, terme injurieux utilisé par les grévistes envers les « jaunes » (1880-) – acception qui subsiste toujours en italien – ; 3. « flics », que l'on trouve encore chez San Antonio sous la forme *krouminche* ; 4. « très grand ancien » sans aucune connotation péjorative au Prytanée, sens dont nous trouvons aussi trace chez San Antonio avec *kroum*

⁴ L'arabe standard est *aḥī*.

pour « vieillard » ; 5. notons encore *vieux kroumir* pour « vieil imbécile », d'abord dans les lycées, puis « individu aux idées rétrogrades » ; 6. le mot s'applique, peut-être en raison de leur origine vraie ou supposée, à une « confiserie à la pâte d'amande et au chocolat » ; et 7. à une « sorte de pantoufle de peau » que l'on porte dans des sabots, d'où « chausson de gymnastique » (1990-). ■ ÉT : nom d'une tribu tunisienne, les (*Benī Ḥumayr*), dont le territoire était frontalier avec l'Algérie et dont l'accusation de pillages par les autorités françaises servit de prétexte à l'occupation de la Tunisie en 1881.

moukère [mu.kɛʁ] : n.f. « femme arabe », puis « femme de mauvaise vie », « prostituée », enfin, au sens affaibli, « femme, épouse », « épouse d'occasion », un vieux mot venu avec la conquête d'Alger, et toujours utilisé dans le lexique populaire; var. apocopée : *mouke*. ■ ÉT : le fait que le terme existait sous la forme *mouchéra* dans la *lingua franca*, la présence du n.pr. *Moughairé* chez Barbier & Royer (1830) et le n.f. *moukeira* dans les Bat' d'Al' semble prouver qu'il ne s'agit pas d'un emprunt direct à l'espagnol *mujer* mais que, si ce dernier mot peut entrer en ligne de compte, nous avons au moins en l'espèce un croisement avec l'arabe *muḥayra* / (*muḥéra*), « bonne, excellente » (adj.)⁵.

rahmata [ra.ma.ta] : n.f. appellation péjorative pour « fille noire mal éduquée, rétrograde, etc. » (2000-), syn. : *fatou**. ■ ÉT : au départ, dim. de *Rahmatoulaye*, l'une des formes du nom ar. *Raḥmatu Llāh*, litt. « miséricorde divine », dans les langues saharo-sahéliennes, mot venu des milieux africains dans les cités. NB : *Rama*, dim. de *Rahmatoulaye*, fut récemment porté par Mme Yade, secrétaire d'État de 2007 à 2010.

Roumi [ʁu.mi] : 1. n.m. « soldat nouvellement débarqué dans l'armée d'Afrique » dans les troupes coloniales (m. du XIX^e s.), et auj. « Français de souche », ou « Gaulois » chez les jeunes ; var. : *Roum* ; 2. le mot est aussi ressenti comme une insulte contre les Européens, comme cela apparaît sous la plume de celui qui était, dans les années 1840, le médecin militaire le plus haut en grade en Algérie : « Dans tout le nord de l'Afrique, les Européens ne sont désignés, par les indigènes, que sous les noms de *keleb el cafer*, chien d'infidèle, ou de *keleb el roumi*, chien de chrétien⁶ » ;

⁵ En disant *moukère*, tout comme *bezef*, *matraque* et *yaouled*, le brigadier du 13^e Hussards pense parler la langue des *Arbicos*, dans GABORIAU, déjà cité, 73. N'oublions pas *Travadja la moukère*, célèbre chanson entonnée par les troupes coloniales, popularisée en métropole au début du XX^e s., voir l'enregistrement sonore de David Carroll chez Philips en 1958.

⁶ GUYON, Jean Louis, « Sur les cagots », dans le *Mémorial encyclopédique et progressif des connaissances humaines*, XII (1842), 97.

ainsi trouve-t-on dans cette veine : « roumi : chien de chrétien », chez Aristide Bruant ; c'est, de façon réciproque, un peu comme si les Arabes étaient universellement désignés par les Français sous la formule de « sale Arabe »⁷. ■ ÉT : ar. *rūmī* qui désigne un « Chrétien », un « Européen », déjà entré dans la langue avec les voyageurs (XIII^e s.) ; en fait, le mot n'est, dans la langue arabe, pas plus péjoratif que le mot *arabe* en français, cela dépend du contexte et de l'intonation, cf. *BS* n° 7 (2006/1), 11-18⁸

Youdi [ju.di] : n.m. 1. jadis « Juif » dans la langue des colons, avec une forte connotation raciste, employé comme injure et passé dans en pleine vague antisémite de la fin du XIX^e s., mouvement dans lequel, il faut le souligner, les Musulmans ne sont pour rien, cf. *ECF*, s.v. ; auj. repris dans les cités et chez les jeunes comme syn. de « Juif », et donc, quoi que l'on en pense, sans forcément de charge péjorative (1990-) ; var. : *Youyou* (Merle, 1996), et *Youde*, dans l'expr. *un truc de youde*, pour dire « un truc de ouf » (2000-). Notez le dér *Youpin* [ju.pē], n.m. variante resuffixée de *Youdi* à l'époque de la grande vague antisémite des années 1890-1900⁹, carrément raciste et qui court toujours dans le français populaire.

Ajout 1 : noms donnés aux personnes qui emploient ces mots

Sidi [si.di] : n.m. 1. « tirailleur algérien » chez les poilus, qui peut s'accompagner d'une gamme de connotations, des plus valorisantes aux plus péjoratives ; 2. « Arabe », désignation raciste et insultante partie de l'argot des tranchées, reprise par les Pieds-noirs, et qui court toujours dans le lexique populaire, var. *sid*. NB : on a aussi *Sidi y'a bon* pour « Noir ». ■ ÉT : ar. *sayyidī* / (*sīdī*), litt. « monsieur », de *sayyid*

⁷ C'est une longue habitude que de prêter aux Musulmans les injures « chien de chrétien » et « chien de roumi ». Prenez Voltaire : « Le mahométan dit : « Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces juifs ont le droit de primauté. », « Lettres à S.E. Monseigneur de Prince de *** », éd. Th. Desoer, 1817, vol.8, part.1, 82. Juste avant Aristide Bruant, on trouve dans la description d'une scène à Tunis : « Allons ! frappons ! / Et tous reprennent en montrant leurs dents et en donnant trois coups de pilon : / — Sur la tête du chien de roumi ! / Le nègre clame en mimant le geste d'écraser : / — Allons ! frappons ! », MAUPASSANT, Guy de, *La Vie errante*, éd. 1890, 152.

⁸ Pour avoir une idée sur la valeur sémantique de *roumi* quand il s'agit des artefacts, voir l'étude faite au Maroc par JABIOT, Isabelle, « "Beldi-roumi" : hétérogénéité d'une qualification ordinaire », 2005. Si la limite entre les deux termes est fluctuante, l'ar. (*beldī*) est plutôt « ce qui local » tandis que *rūmī* concerne plutôt « ce qui vient de l'extérieur » ou « ce qui est moderne ». Nous sommes là dans le purement descriptif, sans affect particulier.

⁹ Il suffira de signaler à ce propos l'extrême popularité à l'époque du *Cagayous antijuif* de Victor Robinet, plus connu sous le nom de Musette, Alger : Éd. Mallebay, 1898.

/ (*sayyed*), « sieur, seigneur » + poss. –ī. NB : le mot était connu par les voyageurs du XVI^e s. et notons, pour les curieux, que le fameux *Cid* de Corneille tient son nom de ce que les Maures d'Al-Andalus, chez qui il avait servi, appelaient Rodrigo Diaz de Vivar *al-Sayyid* / (*el-Sīd*), « le Seigneur ».

Nardème [nɑʁ.dɛm] : n.m./f. « Arabe, Beur », qualification péjorative et injurieuse à l'égard des Maghrébins (1990-), qui s'explique par la fait que ces derniers emploient l'expr. *na'din'mok** (voir *infra*). ■ ÉT : ar. ([i]n^cal dīn ummek), litt. « maudite soit la religion de ta mère ! ».

Wesh [wɛʃ] : n.m. « vaurien, loubard » dans la langue commune (2010-), du fait qu'il dit souvent le mot *wesh*, adv. et interj. « quoi ? », « comment ça va ? », largement popularisé par le film *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?* ; devenu, cf. ECF, s.v. « ouech ou ouech ». ■ ÉT : ar. (*waš/weš*), « quoi ? », contraction de *wa-šay' ?*, « litt. « et quelle chose ? »

Ajout 2 : noms génériques donnés à partir d'un nom de presonne

fatma [fat.ma] : n.f. au départ « femme des bordels » dans l'armée coloniale et « la bonne », « la domestique », chez les Pieds-noirs, une sorte d'équivalent de la *Marie* en France, puis, dans un sens affaibli, « femme arabe » en général, avec une connotation méprisante certaine à l'instar de *moukère**, acception toujours vivante et, de plus ne plus, « femme voilée » chez les beaufs. NB : sous l'effet de la sédentarisation de populations d'ascendance maghrébine où le nom est employé de façon valorisante pour désigner une « femme, épouse », et même « fille » en général, acception passée chez les jeunes : ainsi Fabe, alias Fabrice, parle d'un *calpin plein de phontels de fatmas* (1990-)¹⁰. ■ ÉT : ar. *Fāṭima* / (*Fātma*), litt. « celle qui sèvrera », c-à-d « promise à une riche descendance », est le nom porté par la fille du prophète Mohammed, et femme de Ali, ce qui explique qu'il tient, dans certaines tendances de la religion islamique, un rôle comparable à celui que joue Marie pour les Chrétiens. NB : est donc extrêmement prisé et prend sa place sous différentes formes *Fatima*, *Fatma*, *Fatouma*, *Fadhma*, *Fatoumata* et *Fatou** dans l'état civil français.

fatou [fa.tu] : n.f. mot péjoratif pour « fille noire mal éduquée, rétrograde, etc. » (2000-) ; syn. : *rahmata**. ■ ÉT : au départ, dim. de *Fatoumata*, l'une des formes de *Fāṭima* dans les langues du Sahel, voir *fatma** ; il se pourrait que l'usage, ou du

¹⁰ FABE, « Fais-moi du vent », 1994.

moins la popularité, de ce nom soit consécutif à la parution du film *Fatou la malienne* (2000-)¹¹.

Mamadou [ma.ma.du] : n.m. « Noir », terme qui peut, selon le contexte, être utilisé 1. de façon sympathique, voir la chanson *Mamadou m'a dit* de François Béranger (1979), ou encore le site intitulé *Les Mamadous du web* ; 2. aussi bien que de façon péjorative, au point que son usage a pu être considéré par les tribunaux comme injure raciste. ■ ÉT : une des formes de l'ar. *Muḥammad* dans les langues du Sahel subsaharien, voir *Mohamed**.

Mohamed [mo.a.məd] : 1. n.m. nom du prophète de l'Islam, autrefois connu sous la forme *Mahomet*, et entré dans la langue française au XIX^e s. ; n.m. « Arabe », généralement compris comme « Musulman », dans la langue populaire, avec une gamme de connotations allant du paternalisme au racisme (2000-). ■ ÉT : ar. *Muḥammad* / (*Moḥammed*), litt. « comblé de louanges ou d'éloges », très populaire du fait qu'il fut porté par le Prophète, et corr. à peu près au gr. *Sebastos*, litt. « vénéré ». NB 1 : on donne au Maghreb du (*Sī Moḥammed*), litt. « Monsieur Mohammed », de façon tout à fait respectable à un inconnu. NB 2 : *Moham(m)ed* est un prénom usuel porté à l'état civil français qui intègre, dans les années 2010, la liste des vingt prénoms masculins les plus attribués ; il tient même, à partir de 2018, le premier rang sur l'état civil en Seine-Saint-Denis.

Mouloud [mu.lud] : n.m. 1. « Maghrébin », « Arabe », relevé dans la police (1990-), parfois noté comme insulte raciste dans le lexique populaire; var. : *mol-loud* ; 2. « idiot, ouf », dans *un truc de mouloud* pour dire « un truc de ouf » chez les jeunes (2000-). ■ ÉT : usage ironique de l'ar. *Mūlud*, nom formé sur *mawlid* / (*mūled*), « nativité », s'appliquant pour les Musulmans à celle du prophète Mohammed. NB : le prénom *Mouloud*, qui figure à l'état civil français est donc l'équivalent, pour les Musulmans, de *Noël* pour les Chrétiens.

Qualificatifs dus à un statut social dévalorisant

chékem [ʃe.kəm] : n.m. « balance », mot déjà utilisé par les Pieds-noirs, aj. revivifié par l'immigration maghrébine (*ES*, 2000-). ■ ÉT : ar. *šakkām* / (*šekkēm*), « souteur », puis, dans la langue populaire, « rapporteur, délateur »..

harki, -e [h^haʁ.ki] : n.m./f. 1. « traître, vendu, -e », acception qui, partie des arabophones en Algérie (1960-), a ensuite tendu à se répandre en France ; 2. *harkis de la*

¹¹ VIGNE, Daniel, *Fatou la Malienne*, 2001.

pensée, loc. employée contre les intellectuels accusés de se vendre à la presse et aux institutions françaises en livrant sur les Arabes et l’Islam les préjugés qu’elles ont envie d’entendre, var : *néoharki*¹² (2010-) ■ ÉT : ar. *ḥarkī*, membre d’une *ḥarka*, litt. « détachement mobile » ; le nom, qui désignait, pendant la Guerre d’Indépendance en Algérie, un supplétif de l’armée française, dont une partie est arrivée en France en 1962 et dont la descendance fut soumise à une honteuse relégation¹³ ; il va sans dire que l’acception de « traître » soulève l’indignation des associations d’anciens harkis qui la considèrent comme une injure, désormais punie par la loi du 12 février 2012 ; voir aussi *harka*, à l’entrée précédente.

mercanti [mæḳkãti] : n.m. au sens premier « marchand en Orient et en Afrique » (m. XIX^e s), puis très vite, « marchand malhonnête » et, pendant la Guerre de 1914-1918, « spéculateur à l’arrière et profiteur de guerre ; terme pouvant servir d’insulte (m. XX^e s). ■ ÉT : contrairement aux idées reçues (voir le *TLFi*, s.v.), le mot n’est pas un emprunt direct à l’italien qui est *mercante*, mais partant de là, il a fait un stage dans la *lingua franca* (voir le *Petit Mauresque*, 47 et 52, et Carré, 35) pour donner l’ar. *markãntī* (*merkãntī*) / *markãñī* (*merkãñī*) ; et c’est ce mot arabe qui signifie au départ « négociant » (n.m), puis comme adj. « qui a de l’argent », et sera employé pour désigner un « colon européen » (Beaussier, 929), que les Français ont saisi, dans la forme, en débarquant à Alger en 1830. NB : les incrédules doivent savoir que le mot a été si bien intégré dans la langue arabe que l’on y trouve *markãñiyya* (n.coll.) pour dire « les marchands » (Carré, 35), et (*tmerkent*) pour « être vaniteux, orgueilleux » et « faire le fier », (Beaussier, 929).

zouave [zwav] : n.m. au départ « membre d’un régiment formé de supplétifs algériens » créé en 1830, dont le surnom populaire en métropole est *zouzou* ; le mot qui a servi à des usages dérivés et métaphoriques comme : « pardessus de femme à capuchon » (m. XIX^e s.), *marche des zouaves* pour « visite médicale » dans la troupe » (m. XIX^e s.) ; puis « individu surprenant », et péjorativement « individu » ; d’où l’expr. *faire le zouave* pour dire « faire l’idiot » dans la langue populaire ; notons *en chier comme des zouaves* pour « souffrir, faire des exercices pénibles » (1970-). ■ ÉT : ar. *Zwāwa*, nom donné dans la Régence aux Berbères, et not. à la tribu kabyle

¹² Par ex. : SNAOUI, Boualem, « Daoud, le supplétif de tous les colons », sur *Afrique.Asie* le 18/12/2018. L’écrivain Kamel Daoud n’est pas le seul dans cette catégorie : d’autres personnages publics, comme la journaliste Zineb El Rhazoui, l’écrivain Boualem Sensal ou le journaliste et essayiste Mohamed Sifaoui, sont régulièrement affublés de cette épithète.

¹³ Alain Tasma réalisait en 2006 pour France 2 le film *Harkis* avec *Smaïn Faïrouze* (dit *Smaïn*) et Leïla Bekhti.

fournissant des troupes au bey d'Oran (maghzen) pour lever les impôts et maintenir l'ordre, du berb. *Igawawen.*, c-à-d « les gens du massif de l'Agawa ».

Ajout lié au comportement d'un personnage célèbre

Nabilla [na.bi.la] : n.pr. dans *faire sa Nabilla* pour dire « faire des bourdes d'une stupidité déconcertante », récent sur la toile (2010-). ■ ÉT : allusion à Nabilla Banattia, vedette que la télé poubelle a un temps exhibé avec délectation, prête à tout pour faire du bruit, jusqu'à exploiter au plan mercantile ses propres bêtises ; peu de chose donc à voir avec la signification de son nom, l'ar. *nabīla*, qui porte l'idée de « noblesse ». NB : *Nabila* est un des prénoms usuels portés à l'état civil français.

Qualificatifs liés l'univers d'une sexualité dévalorisée

Prostitution :

chameau [ʃa.mo] : n.m. au départ, avec le retour des soldats de l'expédition d'Égypte de Bonaparte (1798-1801), « prostituée » ; puis, en s'affaiblissant, « femme », tout simplement dans les grandes écoles ; et prob. « personne mauvaise, méchante, sévère, injuste, etc. », sens qui doit dériver du fait que ce mot fut une insulte (XIX^e s.). ■ ÉT : Larchey explique naïvement que, chez les soldats de l'armée d'Orient, le terme vient du fait que ces derniers remarquèrent la docilité de cet animal à se coucher pour recevoir leur fardeau, mais il est bien plus raisonnable de faire venir le mot de l'ar. *šarmūta* qui, dans une oreille française, peut très bien être entendu « chameau », et qui, dans l'arabe du Moyen-Orient, est le mot local habituel pour « prostituée ».

hourī [ˈu.bi] : n.f. 1. entré dans la langue française avec une aura érotique (m. XVII^e s.), le terme a été repris à ce registre pour désigner par dérision une « fille de joie sur le déclin » (m. XX^e s.) ; 2. le mot reste auj. dans la langue populaire avec les sens affaiblis de « chipie » et « femme » dans un sens péjoratif, à « femme » en général, « maîtresse » et jusqu'à « belle femme ». NB : dans la tradition médiévale de l'Islam vu comme religion concupiscente, la perspective d'un paradis peuplé de *houris lascives* fait de nos jours les gorges chaudes de l'islamophobie ambiante, surtout lorsque qu'elle est présentée comme motivant les attentats suicides de groupes animés par un fanatisme violent. ■ ÉT : ar. *ḥawrā'*, qui s'applique litt. à des êtres qui ont de grands yeux d'un beau noir que le blanc qui les entoure souligne encore, not. ceux de la gazelle et de l'oryx, terme employé par les Musulmans pour désigner des êtres merveilleux du Paradis. NB : Georges Bohas et Gérard Roquet contestent l'idée de l'auteur qui écrit sous le pseudonyme de Christof Luxenberg selon laquelle l'ar.

ḥawrā' serait une traduction fautive de l'araméen où le mot ferait allusion à des « rai-sins blancs »¹⁴ : ils consacrent le premier chapitre de leur livre à prouver, textes coptes de l'époque préislamique à l'appui, que la tradition chrétienne promet déjà aux croyants, bien avant le texte coranique, de goûter des « vierges du Paradis »¹⁵.

kaoued [ka.wɛd] : n.m. 1. « maquereau, souteneur » puis « cafteur, délateur, faux-cul », enfin « débrouillard, malin, coquin » chez les Pieds-noirs sous les formes *caouët* et *caouète*,., obsolète ; 2. « idiot, sot », mais passé dans les cités et de là chez les jeunes, puis lancé en apostrophe pour rompre une conversation, d'où ce sens de « casse toi ! » (*ES*, 2000-). ■ ÉT : ar. *qawwād*, au départ « entremetteur », mais avec les sens considérablement affaiblis de « sot », « cafteru », « lèche-bottes », qu'il possède en certains lieux. NB : pour les curieux, l'oc. *alcavòt* est connu au XIII^e s., venant du même terme arabe par le cat. *alcavot* – l'esp. donne : *alcahuete* – pour dire « maquereau », puis « débauché, libertin » ; cf. *BS* n° 3 (2003/2), 12. NB : la forme *caouetté* en usage chez les Pieds-noirs fut prob. influencé par l'esp. *alcahuete*.

tahane [ta.han] : n.m. « cocu » chez les Pieds-noirs, mais resurgi dans les cités avec le sens de « pédé, enculé » ; var. : *tahan* (*ES*, 2000-)¹⁶. ■ ÉT : ar. *ṭaḥḥān*, « meunier », qui prend au Maghreb le sens figuré de « cocu », tant il est vrai que l'on ne peut être en même temps à sa femme et au moulin.

Homosexualité :

artaille [aʁ.taj] : n.f. « pédé, donneuse », injure utilisée par les Pieds-noirs à l'adresse des Arabes là où ça fait le plus mal, passée ensuite dans l'argot des prisons et désormais relayée par les jeunes (*ES*, 2000-) ; var. : *ataï*, *hataï*. ■ ÉT : ar. *ʿaṭāy*, « homosexuel » et pop. « tarlouze, pute ».

zamel, -elle [za.mɛl] : n.m. « homo, pédé », récent chez les jeunes (1990-) ; var. : *zémel*, *-elle* (m.). ■ ÉT : ar. *zāmil* / (*zemel*), initialement « ami, protégé », puis, populairement « homosexuel ».

¹⁴ LUXENBERG, Christoph, *The Syro-Aramaic reading of the Koran*, 2007, 262-267.

¹⁵ BOHAS, Georges & ROQUET, Gérard, *Une lecture laïque du Coran*, 2018, 9-16.

¹⁶ Lors de la délégation française envoyée au camp d'Abd el-Kader fin 1837- début 1838, Adrien Berbrugger raconte : « Quelques pâtres, du haut de leurs montagnes, nous adressaient des injurs. C'était surtout l'épithète *tahhanin* qu'ils nous appliquaient de préférence, et elle ne pouvait guère nous offenser, car nous étions tous célibataires », *Voyage au camp d'Abd-el-Kader*, 1839, 10.

Qualificatifs liés à des attitudes dévalorisantes

béni-oui-oui [be.ni.wi.wi] : n.m. 1. apparu pour parler avec mépris des Algériens obéissant de façon soumise aux autorités françaises ; puis 2. des députés approuvant sans discuter l'action gouvernementale (Chambre des députés, 1879) ; 3. le mot a fait florès lors de la Guerre d'indépendance en Algérie ; 4. il désigne auj. « toute personne faisant preuve de servilité vis-à-vis de l'autorité supérieure », par ex. : *À rebrousse-poil des sentiers battus, Onfray s'attire naturellement la haine des béni-oui-oui de toutes les chappelles*¹⁷. ■ ÉT : emploi familier et humoristique de l'ar. *banūī* / (*benī*) « enfants de..., ceux de... » qui sert à désigner une tribu ou une famille, par ex. : *Banū Yūsuf* / (*Benī Yūsef*). NB : *béni-oui-oui* est le seul survivant d'une longue série de mots formés dont le premier fut *Béni-mouffetard*, « habitant du faubourg parisien de Mouffetard, avec la var. *Béni-Mouff(f)-Mouff(f)* (m. XIX^e s.) ; on eut même *Béni-Pantin* ; vinrent ensuite *béni-bouffe-tout* pour « bouffeur comique », utilisé de façon péjorative ; *béni-bouffe toujours*, « glouton, goulu », mais aussi, par extension, « crédule, qui avale tout » ; *béni-coco*, dans *être de la tribu des Béni-coco* pour dire « imbécile, facile à duper », cf. ECF, s.v.

cafard (1) [ka.far] : n.m. et adj. 1. « délateur, mouchard », apparu chez les écoliers (m. XIX^e s.), auj. courant dans le lexique familier ; syn. : *cafardeur* ; 2. « vicieux, sournois », utilisé comme insulte. ■ ÉT : recyclage du terme employé comme « faux dévot, hypocrite », depuis la Renaissance : on connaît l'inscription que Rabelais fit figurer au-dessus de la porte d'entrée de l'abbaye de Thélème : *Cy n'entrez pas hypocrites, bigotz, / /.../ / Haires, cagotz*¹⁸, *caffars empantoufflez*¹⁹ ; le sens est passé dans la belle langue, mais Vidocq relève *cafarde* dans l'argot (d. XIX^e s.) pour désigner la « lune » ; ne nous privons pas à ce propos de l'explication qu'en donne Lorédan Larcher, tant elle est poétique : « c'est la Lune voilée se dissimulant derrière un nuage avant d'être la *Moucharde*, c'est-à-dire de dévoiler l'homme qui fait un mauvais coup » (éd. 1865, 50) ; de l'ar. *kāfir*, « dénégateur », d'où « non-croyant », voire « apostat », qui apparaît en français avec un sens déjà dérivé ; cf. BS n° 9 (2007/1), 1-12, et n° 10 (2007/2), 4-8.

¹⁷ BASILE DE KOCH, *Histoire universelle de la Pensée de Cro-Magnon à Steevy*, 2005, cité par *Wikitionnaire*.

¹⁸ Le fr. *cagot*, à l'origine « bigot, faux dévôt, hypocrite », est un doublet du gasc. *gafet*, à l'origine « lépreux », de l'ar. *ğaff*, « sec » – notez que l'on parle de « lèpre sèche » – par l'esp. *gafó* ; cf. BS n° 12 (2008/2), 2325, et n° 13 (2009/1), 21-32.

¹⁹ RABELAIS, *Gargantua*, 1535, Ch. 54, n.p.

◆ **cafard** (2) [ka.far] : n.m. 1. « Noir, Africain ou Antillais », avec une forte charge péjorative dans les cités (1990-); 2. mais aussi terme raciste utilisé pour les « Maghrébins » dans les milieux suprématistes (2000-). NB : difficile de dire dans quelle mesure le terme dérive de *cafard* (1) ou (2)*, ou s'il résulte d'un réemprunt à l'ar. *kāfir* employé pour « Noir » ; cf. *BS* n° 10 (2007/2), 8-10 et 12.

lascar [las.kas] : n.m. « mec, type », avec un sens valorisant dans les cités et chez les jeunes (1970-) avec son verlan *scarla* (m.) et *scarlette* (f.), ex. : *le scarla tapa la fuite comme une feumeu* (BQ)²⁰, mais il assume souvent dans la presse et le reste de la société son sens péjoratif ; cf. *ECF*, IV, s.v. ■ ÉT : le sens péjoratif vient à l'origine du pers. *laškar*, « armée », par l'ourdou et le portugais, tandis que le sens mélioratif a été donné par l'ar. *al-askar*, « armée », lui-même du mot persan indiqué ci-dessus, cf. *BS* n° 3 (2003/2), 6-10.

lhess [lhes] : n.m. « lécheur » au sens de « flagorneur, fayot » (cf. *ES*, 2000-) ; var. : *lhass* et *lhesse*. ■ ÉT : ar. *lahḥās* / (*lhḥes*), « lécheur », dans les mêmes sens, commun et argotique, qu'en français, cf. *BS* n° 4 (2004/2), 19-20.

lèche-babouches [eʃ.ba.buʃ] : n.m./f. « lèche-bottes », terme injurieux créé par des islamophobes pour désigner les gens accusés de faire des concessions à l'Islam (2010-), mais attention, pas n'importe qui : pour ces gens à la vue perçante, François Hollande et Angela Merkel en font partie²¹, ce qui pousse assez loin le bouchon. ■ ÉT : *babouche*, recyclage du terme introduit sous sa forme actuelle, de l'ar. *bābūš*, « pantoufle, babouche », lui-même du pers. *pāpūš*, par les voyageurs (XVII^e s.).

Qualificatifs prenant la valeur négative d'animaux

brêle [brɛl] : n.f. introduit dans les troupes coloniales pour désigner un « mulet » (m. XIX^e s.), le terme a rapidement pris par analogie les sens suivants 1. « imbécile, individu têtue, borné », utilisé comme injure – légère toutefois –, ex. : dans *bande de brêles !*, et récemment « incompetent » (2000-) ; cf. *ECF*, s.v. ; 2. « compétiteur médiocre » dans le sport, var. : *brêl* ; notons aussi auj. 3. « mobylette » puis « moto poussive » ; et enfin 4. « carte sans valeur » au jeu de cartes. ■ ÉT : ar. *baḡl* / (*bḡel*), « mulet ».

²⁰ Par ex. dans le film documentaire de ZAOUI, Djamel, *Abécédaire du jeune lascar périphérique*, Raphaël, 2010.

²¹ Dans des commentaires passés après la publication de l'article « L'Islamisation ? Un phantasme » sur *Médiapart* le 9 janvier 2017, j'ai été affublé de cette épithète alambiquée : *Abou lèche babouches...* La créativité du ressentiment est sans limites.

clebs [klebs] : n.m. « chien » dans les troupes coloniales, puis dans le français populaire, où il s'entend comme « sale type », ce qui en fait vite une insulte²² ; la grande popularité de ce mot explique qu'à côté de *clébard*, (1920-), on relève auj. de nouvelles formes resuffixées comme *clébardin* et *clébouze*, (1980-), ainsi que *clebsos* (1990-), et le verlan *barclé* – parfois humoristiquement écrit *barclay* en référence au directeur du Zénith de l'époque (1980-) ; var. pour arabophones : *kelb* ; cf. *ECF*, III, 249-250. ■ ÉT : ar. *kalb* / (*kleb*).

halouf [h^ha.luf] : 1. n.m. « porc, cochon » au sens propre comme au sens figuré, y compris comme insulte ; arrivé en France avec des soldats d'Algérie sous les formes *allouf* et *hallouf* (1890-), il fut moins fréquent chez les Pieds-noirs ; mais nous assistons près d'un siècle plus tard à une revivification de ce terme chez les jeunes à partir des cités (1990-) ; 2. « Français de souche, Gaulois » : cette acception, utilisée au XIX^e siècle comme terme injurieux par les Kabyles contre les soldats français, se retrouve auj. dans les rues de nos villes sur un ton neutre (1990-) ; var. : *hralouf*, *khalouf* et *ralouf*. ■ ÉT : ar. *ḥalūf*, « porc, cochon », cf. *BS* n° 13, 1^{er} sem. 2009, 41-42.

hmar [h^hmaʁ] : n.m., f. : *hmara*, « âne, bourricaud, imbécile », passé des cités chez les jeunes (1990-), ex. : *T'es une grosse hmar ! Ce keum, à peine tu l'as vu, déjà tu t'la racontes (BQ)* ; var. : *ahrmar*, *hamar*, *hmal* et *ramar*. ■ ÉT : ar. *ḥamār*, -a, (*ḥmār*, -a), avec les mêmes acceptions qu'en français, cf. *BS* n° 13, 1^{er} sem. 2009, 42.

hout [h^hut] : n.m. « thon, femme laide » ; adj.m. « moche », var. *houta*. ■ ÉT : ar. *ḥūt*, « poisson » au Maghreb. Le mot semble résulter du détour humoristique par un calque arabe du lexique familial donnant *thon* pour « fille, femme vilaine, peu attirante » ; cf. *BS* n° 2 (2003/1), 17-18. NB : *ḥūta* est en Tunisie, chez les Juifs comme chez les Musulmans, un équivalent de *ḥamsa* pour éloigner le mauvais œil.

kelba [kel.ba] : n.f. « chienne », employé dans le sens péjoratif, comme injure et insulte²³ (*D2R*), sur la toile (2000-). NB : *kelba* porte, par rapport à *kleb*, une connotation sexuelle. ■ ÉT : *kalba* / (*kelba*), fém. de *kalb* / (*kleb*). Voir *clebs**, *supra*.

Qualificatifs prenant la valeur négative de choses

as de pique [as.də.pik] : n.m. 1. « homme nul », employé comme apostrophe par Molière, et « mal fagoté », qui court toujours ; puis 2. « anus, postérieur », « trou-du cul » (XIX^e s.). ■ ÉT : certains voudraient que le sens d'« anus » dérivât de la ressemblance – plus qu'approximative ! – entre cette partie de l'anatomie et un croupion de

²² Notez *Le Clebs*, roman de Hervé Mestron, 1999.

²³ TAUZIN, Aline, *Injures, insultes et vannes en France et au Maghreb*, 2008, 67.

poulet, mais Rigaud (1878) met côte à côte l'acceptation de « fondement » et celle de l'« écusson en drap noir apposé au collet de la capote des Bat' d'Al », sachant que les « bataillons d'Afrique » rassemblaient des compagnies disciplinaires ; il est bien possible que le vieux sens d'« homme nul » se soit croisé là avec l'ar. *ʿuṣṣ* / (*ʿeṣṣ*), « croupion, cul », et, par sens dérivé, « propre à rien »²⁴. NB : n'oublions pas que les *piques*, comme couleur au jeu de cartes, n'est rien d'autre, dans les enseignes françaises des cartes à jouer, qu'un synonyme d'*épées*, calque de l'ar. *suṣūf* dans le jeu mamelouk des *mulūk wa-nawwāb*, adopté sous le nom de *naibes* (f. XIV^e s.).

renza [ʁɛn.za] : n. & adj.f. « pourrie », récent sur la toile, ex : *Farah c'est une grosse kelba, cette renza* (D2R, 2010-), employé comme injure ; 2. n.f. « saleté », puis « salope », au sens premier, puis au sens dérivé, « fille », d'usage récent (2000-), ex. dans le rap : *Anti-khanzette (crasseuse)* est un titre du rappeur de Sayn (2009) ; *Même raide j'reste vif avec les khezettes*, (S-Crews, 2016) ; var. : *khanzette, khenza*. ■ ÉT : ar. *ḥāniza* / (*ḥānza, ḥēnza*), pl. : *ḥanzāt* / (*ḥenzēt*), « qui sent mauvais, gâté, corrompu ». NB : *ḥanzir* / (*ḥēnzir*) se dit pour « porc, cochon » et « sanglier », puis pour « homme de peu de scrupules », « sale mec ».

rhamej [ra.meʒ] : interj. « saleté, ordure ! », employé comme injure dans les cités (ES, 2000-), var. : *khomej* ; f. : *khamja, khemja, rhemja*. ■ ÉT : ar. *ḥāmiġ*, f. *ḥāmiġa* / (*ḥēmeġ, ḥēmġa*) : « gâté, corrompu, pourri ».

²⁴ NB : « ficelé comme l'as de pique », attesté chez GABORIAU, 1861, 58, est possiblement une allusion aux zéphirs ou joyeux, c-à-d aux soldats des bat' d'Al, que de nombreux hussards ont fréquenté et qui sont décrits comme des hommes indisciplinés, « au costume disparate et à la tenue débraillée » par CAMUS, Antoine, *Les Bohèmes*, 1-27, surtout si l'on pense que « as de pique » peut être interprété comme l'un de leurs sobriquets, *ibid.*, 3.

02. Jurons et interjections insultantes ou injurieuses

con (le)... [kɔ̃] n.m. dans les loc. *le con de ta mère !*, *le con de ta race !*, etc., qui vont de l'injure à la simple exclamation, populaires à partir des cités (1980-). ■ ÉT : calque de l'ar. (*tīnet ummek*), litt. « la figue /= le con/ de ta mère », (*tīnet ašlek*), litt. « le con de ta race », formules synonymes de (*zukk ummek*) ou (*tīz / fīz ummek*), litt. « le cul de ta mère », (*zukk ašlek*), litt. « le cul de ta race », etc., autant de formules à ne pas prendre davantage au pied de la lettre que les loc. *putain de ta mère* ou *putain de ta race*, etc.²⁵ ; voir aussi *na'din'mok** et *race**).

na'din'mok [na.din.mɔk] : interj. en gros « va te faire voir ! » chez les colons (d. XX^e s.), relancé auj. par les cités avec son sens près de l'original, var. : *naal din oumek*, *nardin(n)e ommok*, *ordinamouc* et, par troncation, *nardème*, *nardin* et *mamak*. ■ ÉT : ar. ([i]n^{cal} dīn ummek), litt. « maudite soit la religion de ta mère ! », interjection dont l'usage de toute évidence considérablement affaibli change le sens ; voir aussi *con (le)...* (*de ta mère*)*.

nikomouk [ni.ko.muk] : interj. dont la valeur est à peu près celle de loc. comme « vas te faire foutre ! », « je t'emmerde », ou, pour faire anglo-américain, « fuck ! », passé des cités chez les jeunes (1980-). ■ ÉT : ar. (*nik ummek*), litt. « nique ta mère ! », loc. dont le sens est considérablement affaibli, comme toutes les locutions contenant le mot (*nik*) ; voir *nique ta mère**.

nique ta mère [nik.ta.mɛʁ] : 1. interj. emblématique des cités et désormais largement utilisée, pas uniquement chez les jeunes (1990-), et dont l'importance justifie que lui soit consacré une entrée spéciale ; var. : *nicho mouk*, *NTM* ; 2. *Nique-ta-mère*, n.pr.m./f. « Jeune des cités » chez les flics (2000-) ; 3. expr. figée *sa mère*, syn. de *sa race* comme marque d'intensité ex. : *il déchire sa mère...* », ou *Neuilly sa mère !*²⁶ (2000-). ■ ÉT : au départ, calque de (*nik ummek !*), litt. « nique ta mère ! », pratiquement syn. de ((i)n^{cal} ummek), ((i)n^{cal} dīn ummek), « maudite soit [la religion de] ta

²⁵ Voir CAUBET, Dominique, « de *baba* à ta mère... », 2001.

²⁶ JULIEN-LAFERRIÈRE, Gabriel, *Neuilly ta mère !* film sorti en 2009, puis *Neuilly ta mère, ta mère !*, sorti en 2018.

mère », et de ((i)n^eal aşlek), « maudite soit ta lignée », voir *race** (plus loin, 269-270), expr. qu'il serait faux de prendre au pied de la lettre. NB : nom du groupe musical *NTM* (Nique Ta mère) : on se souvient de l'émoi suscité dans la police et les préfectures lorsque le rappeur Joë Starr lança sa chanson *Nique la police !* (NTM, 1993) ; var. actuelle : *nique la volaille* !²⁷ ; c'est un peu comme si l'on voulait empêcher des étudiants d'entonner « J'emmerde la police et la maréchaussée » ! Que se fassent connaître ceux de nos brillants ministres, généraux, préfets et directeurs de la police nationale raisonnables, philosophes distingués et princes des médias délicats qui n'ont jamais braillé à gorge déployée, ne serait-ce que pour faire comme les autres dans l'atmosphère alcoolisée – et peut-être pire – des fêtes estudiantines, *La tour de Londres*²⁸ ! Et l'on ne sache point que *l'Assassin habite au 21* ait été censuré en 1942, donc sous Vichy, pour la raison que Raymond Bussières s'en paya une tirade devant un pandore éberlué²⁹ ; la proposition ne saurait bien sûr être prise au pied de la lettre : elle résulte de la tendance à se montrer le plus excessif dans le jeu des invectives, mais il faut dire qu'à force, elle s'est usée, et que, tout bien pesé, nous sommes dans des propos de même tonalité, somme toute assez faible.

race [ʁas] : n.f. terme employé 1. comme substitut de « toi, soi », ex. : *amène ta race, barre ta race !*, cf. l'argot *-zigue*, avec *mézigue, tézigue, sézigue*, etc. ; 2. comme marque d'intensité dans les expressions comme *flipper sa race*, pour « avoir peur » ; *défoncer, faire ou niquer sa race à qqn*, pour dire « bien lui casser la gueule », *kiffer sa race* : « aimer vraiment », syn. : *sa mère* ; 3. comme renforcement d'un terme injurieux, par ex. : *putain de ta race !, enculé de ta race* ; etc. ; venues avec l'immigration maghrébine (sens 1 & 2) et l'installation des rapatriés d'Algérie (sens 3), ces expressions se sont largement répandues chez les jeunes et dans le français populaire. ■ ÉT : le sens originel du mot *race* dont il est ici question apparaît clairement dans une expression comme *maudite soit ta race !* qui est l'ar. ((i)n^eal aşlek !) ; on ne peut la comprendre que si on la compare à d'autres expressions

²⁷ Citons le spectacle de Nouara Naghouche et Pierre Guillois, *Nique la misère*, 2012, ou encore l'essai très sérieux de Maurice Libermann, *Nique la dette ! ou Comment s'en débarrasser ?* toujours 2012. Signalons aussi cette « rêverie solidaire sur les plantes et les légumes », facétieusement intitulée *Nique la botanique*, écrite par Claude Gudin en 1996.

²⁸ Les lectrices et lecteurs qui ont besoin de se déniaiser trouveront cette chanson, passablement stercoraire, dans BERNARD, Jean Bernard (dir.) *l'Anthologie de la chanson paillardie*, 1975, chantée par Armand Mestral dans le vol. 6.

²⁹ CLOUZOT, Henri-Georges, *L'assassin habite au 21*, film français sorti en 1942. Notons que, dans le texte, Raymond Bessière troque « la police » pour « les gendarmes ».

proches : 1. (*[i]n^{cal} babêk*, ou *mmuk*, ou *ğeddek !*) »³⁰, litt. « maudit soit ton père, ta mère ou ton grand-père » ; 2. parallèlement (*(i)n^{cal} dîn abêk*, ou *mmuk*, ou *ğeddek !*) », qui est, de façon développée, *Allāh y^{lan}/yn^{cal} dîn bābāk*, *ummak* ou *ğaddak !* (*Allāh in^{cal} dîn babak*, *mmuk* ou *ğeddek !*), litt. « Dieu maudisse la religion de ton père, ou de ta mère, ou de ton grand-père, etc. ! » : la question devient limpide lorsque l'on entend (*(i)n^{cal} dîn bū ğeddek !*), litt. « qu'il [Dieu] maudisse la religion du père de ton grand-père », ou, de façon extensive, (*(i)n^{cal} dîn bū ğedd ğedd [...]* *ğeddek !*), litt « qu'il [Dieu] maudisse la religion du père du grand-père du grand-père [etc...] de ton grand-père ! », dont (*[i]n^{cal} dîn ašlek !*) est une formule résumée ; ce qui amène au rapprochement avec des expressions où (*mmuk*), « ta mère », joue exactement le même rôle comme expression augmentative que (*ašlek*), « ta lignée », voir *nique ta mère**. NB : il serait faux de prendre ces expressions au pied de la lettre : elles peuvent aussi bien en effet être lancées par une mère à ses enfants, par colère, par dépit, voire par plaisanterie ; ou même comme excl. adressée à soi-même : ainsi, qui fait un faux geste pourra s'écrier : (*[i]n^{cal} dîn ğeddī !*), au sens litt. « maudite soit la religion de (mon) grand-père ! » ; il va de soi que dans cet univers sémantique, *ašl* ou *salāla* / (*slāla*) s'entend pour « lignée », « ascendance », « progéniture », « engeance », selon le ton que l'on y met, c'est-à-dire « race » au sens ancien du terme, non encore conceptualisé par le scientisme ethnographique de la fin du XIX^e s. ; il faut passer par le filtre posé par ce dernier pour penser le mot dans un imaginaire collectif imprégné des idées de hiérarchisation des races (au sens biologique ou culturel), accompagnant, dans l'Empire colonial français, la législation discriminatoire du Code de l'indigénat, pour prendre au sens raciste les expressions calquées sur celles qui emploient l'arabe *ašl* ou *salāla* / (*slāla*) ; il ne s'agit alors que de la projection sur les emprunts et les calques des expressions arabes, l'imaginaire colonial-raciste et de son inertie à l'époque actuelle, ex. avec *sale race*, typiquement injurieux et raciste, et qui s'est répandu hors de son cercle d'origine, celui des colons d'Algérie ; cela dit, les interjections qui emploient ainsi le mot *race* ne sont nécessairement ni injurieuses ni racistes ; mais il peut naturellement en être ainsi quand elles sont utilisées par des gens totalement étrangers à une culture maghrébine et même, par contamination sociale, chez ces derniers, voir aussi *le con de ta race**, plus haut.

³⁰ Voir sur ce point CAUBET, Dominique, « Du *baba* (papa) à la mère, des emplois parallèles en arabe marocain et dans les parures jeunes en France », 2001, 735-748. Mais ce qui est vrai, en l'occurrence, pour l'arabe marocain l'est aussi pour celui des autres pays du Maghreb.

Abréviations spéciales :

BS : *Bulletin de la SELEFA*, publication semestrielle de la SELEFA sous la responsabilité de Roland Laffitte, 17 numéros du 1^{er} semestre 2002 au 2^e semestre 2011, suivi de la *Lettre SELEFA*, publication en ligne sur le site *SELEFA*.

ECF : RUSCIO, Alain (s.l.dir.), *Encyclopédie de la colonisation française*, 4 vol. déjà parus, Paris : Les Indes savantes, 2017–

ES : *Enquête SELEFA*. L'enquête s'est déroulée en plusieurs lieux de 1999 à 2004 :

1. au lycée de Vitry sur-Seine de 1999 à 2004 et a impliqué, sur les années 2002-2004, plus de dix classes avec leurs professeurs et plus de 300 élèves ainsi qu'une centaine d'enfants et adolescents sur les centres sociaux d'Ivry et de Vitry avec leurs moniteurs; voir à ce sujet les articles de Roland Laffitte et Karima Younsi, « Mots de la langue des jeunes à Vitry-sur-Seine », *BS* n° 4 (2004/2), 19-20, ainsi que *Bien ou quoi ?* (2004).

2. à Boulogne-Billancourt avec Abdelkrim Bordji ;

3. à Rouen avec Fatima Chergui, voir « Quelques mots du langage des jeunes à Rouen », dans le *BS* n° 1 (2^e sem. 2002), 17-18 ;

4. à Grigny (Rhône-Alpes) et Saint-Étienne avec Akim et Dalila Emrouche, voir *BS*, n° 2 (1^{er} sem. 2003), 17-18.

Cette enquête a permis de vérifier la diffusion actuelle des termes déjà fournis par les études récentes et les ouvrages publiés, mais aussi à faire apparaître des sens nouveaux et parfois des mots et expressions nouvelles. Tous les termes relevés lors de cette enquête ont donné lieu à des notes d'usage et d'étymologie dans le *Bulletin de la SELEFA (BS)*.